L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 12 juillet 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 948 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	82	28
Midi.....	90	32
3 P. M.....	91	33
6 P. M.....	91	33

Le Budget Révolutionnaire

Et le parti ouvrier en Angleterre.

Dans le monde parlementaire, dans le public aussi il n'a été question dernièrement en Angleterre que du fameux budget radical socialiste de M. Lloyd George.

Lord Rosebery, dans une lettre adressée à la presse, déclare ce budget révolutionnaire, et l'autre jour, à la Cité, à une réunion présidée par lord Rothschild, on a vu des libéraux comme lord Avebury et sir Felix Sheester critiquer, avec la même sévérité que les conservateurs, les innovations financières du chancelier de l'Echiquier.

Il est à croire que les critiques de ces éminents financiers ont produit un certain effet sur le public et que le gouvernement s'en est ému, car il vient de se créer une ligue parlementaire en faveur du budget. Cette ligue, va entreprendre le ministère à pour expliquer le budget aux électeurs des divers circonscriptions et d'en faire connaître les beautés aux contribuables.

Il est au moins bizarre qu'au bout de deux ou trois mois le gouvernement s'avise que son budget a besoin d'être expliqué ; et c'est d'autant plus singulier que, depuis que M. Lloyd George l'a fait connaître au Parlement, la presse gouvernementale répète sur tous les tons que ce budget a comblé de joie le peuple anglais. D'où il faudrait conclure que le peuple anglais y a été de confiance, comme on dit, à moins qu'il n'ait été si joyeux que parce qu'il n'a pas compris, ce qui est encore possible.

Oui, mais si on explique, il comprendra, et, s'il comprend, il n'approuvera peut être plus. Il faut avouer que tout cela paraît bien étrange ; et l'on dirait que le gouvernement n'est plus aussi certain qu'il l'était il y a quelque temps, d'avoir l'opinion presque unanime du pays pour lui.

Le parti ouvrier est en colère ; et comme il est en colère, il crie ; il se sert d'un langage plus énergique que choisi, plus violent que distingué.

Le motif de son mécontentement, c'est le prochain voyage de l'empereur de Russie en Angleterre, où il vient rendre à Edouard VII la visite que celui-ci lui a faite à Revel, l'an dernier.

A cette époque, le parti ouvrier a protesté et il renouvelle aujourd'hui sa protestation. Il n'en a été tenu aucun compte il y a un an, il en sera de même cette année ; et les illustres hommes d'Etat que sont MM. Hardie, Thorne, Grayson et autres, non moins éminents en seront pour leurs frais d'éloquence poissarde. Le peuple anglais ne se laissera pas influencer par le factum du parti ouvrier, et le rapprochement anglo-russe désiré par les deux pays, n'en sera pas retardé.

Au contraire, il sera activé. Le chaleureux accueil qu'ont reçu les membres de la Douma, ont montré aux représentants du peuple russe que le rapprochement entre les deux pays n'est pas simplement une affaire de diplomatie, mais répond aux sentiments des Anglais, qui ont un vif désir de vivre en bonne intelligence et en termes de bonne amitié avec l'alliée de la nation amie—la France.

ELISA MERCŒUR.

Il convient de fleurir d'un souvenir la tombe d'Elisa Mercœur, dont c'était le 26 juin le centenaire. M. Léon Séché, évocateur des figures romantiques, raconte comment fut trouvée, le 27 juin 1809, à dix heures du soir, à la porte de l'hospice des Orphelins, de Nantes, une enfant qui paraissait âgée d'un jour ou deux. "Le ciel et la douce harmonie veilleront sur elle" disait un papier épinglé à ses langes. La commission de l'hospice lui donna le nom d'Elisa Mercœur. Sa mère était une demoiselle Aumont, qui, plus tard, lorsqu'elle réclama sa fille aux Enfants-Trouvés, prit aussi le nom de Mercœur.

Ce fut une enfant prodige. A huit ans, elle voulait composer une tragédie, à treize ans, elle traduisait Milton. Toute la ville de Nantes était fière de cette petite muse, "la Muse Armoricaine", comme on la proclama lorsque l'imprimeur Mellinet-Malassis publia son premier volume de vers.

On l'envoya à Paris où Chateaubriand, Lamartine, Nodier, la comblèrent d'éloges. La duchesse de Berry lui fit accorder une pension de douze cents francs.

Cependant, née plaintive, cette tourterelle du Parnasse se plaignait toujours. La Révolution de 1830, en frappant ses protecteurs, l'accabla. Et le baron Taylor lui porta le dernier coup en refusant sa tragédie de "Boabdil," pour la Comédie-Française, sous prétexte qu'il ne saurait intéresser le public aux infortunes d'un Roi maure. C'eût été un mauvais prétexte si la tragédie eût été bonne. Depuis lors Elisa ne fit que languir et mourut à vingt-six ans, laissant à sa mère la mission solennelle de proclamer que Taylor l'avait tuée par son refus.

Mme de Girardin qui la protégea aussi (heureux temps où les poètes trouvaient toutes les mains tendues !) l'a mise en scène dans la "Canne de M. de Balzac." C'est d'elle que sont les vers :

Comme l'Ange immortel que chante [Marceline,
Son front n'est point orné de rayons [éclatants,
Il n'a point la fraîcheur et la grâce [enfantine
Des roses du printemps..

Un portrait bien connu de Devéria la représente de profil. Un autre la montre de trois quarts, peignée à la mode de 1730 avec des papillotes de chaque côté de la figure, portant au cou un ruban de velours d'où pend sur la poitrine une croix bretonne. Le front est élevé et légèrement fuyant, les sourcils bien arqués, les yeux grands et vifs, le nez long, la bouche petite et spirituelle. Elle est charmante....

Les "Danses mortes" vont-elles ressusciter ?

Dans un salon parisien, la maîtresse du logis disait à un savant qui était son invité :

—Aimez-vous à danser, monsieur ?

Le savant répondit avec quelque embarras :

—Madame, je ne connais bien que les danses mortes.

A ces mots, l'aimable dame battit des mains en s'écriant :

— Ah ! monsieur, faites-moi l'immense plaisir de nous montrer comment elles se dansaient.

—Hélas ! madame, ce que vous désirez est absolument impossible. Il me faudrait la beauté et le costume du jeune Sophocle dansant devant l'armée, autour du trophée dressé dans l'île de Salamine.

Elle mourut sans avoir vu danser de danses mortes.

Elle mourut trop tôt. Aujourd'hui, elle irait voir danser Isadora Duncan, et sa curiosité serait satisfaite jusqu'à l'enchantement.

Ce que veut miss Duncan, c'est faire de la danse une sculpture mouvante, vivante et pensante. Voilà comment, partout où elle passe, elle ressuscite les danses sacrées des temps héroïques.

La Bible nous montre les lévites s'exerçant à former des chœurs de danse, les prêtres exécutant des danses pour rendre grâce à l'Eternel, David dansant devant l'Arche depuis la maison d'Obedom jusqu'aux portes de Bethléem, les Israélites dansant aux chants improvisés par la sœur de Moïse près des flots de la mer Rouge brusquement refermés sur les Egyptiens.

Dans l'âme d'Isadora Duncan, cette danse biblique occupe la place d'honneur. La Bible a été son premier livre. C'est de la Bible que sont sortis.... ses premiers pas.

Miss Duncan sait aussi qu'en Egypte on enseignait aux initiés certaines danses astronomiques où les mouvements du ciel étaient reproduits. Présentement, quand on dit : "Les étoiles de la danse," on suggère des idées qui n'ont rien de céleste.

—Mais, ajoute miss Duncan, il appartenait à la Grèce de donner à la danse une pureté et une éloquence idéales. Chorodie, danse cyclique, danse dithyrambique, danse mystérieuse de Cybèle, danse guerrière, danse pyrrhique, danses memphitique inventée par Minerve....

—Par Minerve ! Si miss Duncan est résolue à nous restituer toutes ces danses, elle a du travail sur les planches.

La Grèce antique lui eût élevé une statue d'or. Le Destin, en la faisant naître en Californie, a voulu que, présentement, elle dût à sa patrie au moins le métal de cette statue.

Toute jeune, elle a entendu l'appel mystérieux d'Athènes. Une de ses premières visites à l'Ancien Continent fut pour le Parthénon.

En débarquant, elle se proposait de s'agenouiller et de baiser la poussière de cette terre où toute la beauté du monde avait fleuri. Elle n'eut pas à faire ce doux geste. Le vent s'était élevé et, en tourbillons dansants, la poussière grecque venait d'elle-même s'offrir à la bouche de la danseuse.

A vrai dire, ce n'était pas là un hommage réservé à elle seule. La poussière grecque a de généreuses et constantes effusions.

Les biographes de miss Duncan, dans leurs relations enthousiastes mais précises, tombent d'accord sur ce fait que, dès qu'elle sut marcher, elle dansa. Elle dansa comme l'oiseau chante, comme l'homme respire, comme ceux qui la regardent applaudissent.

Certes, quand on dit : elle danse, on ne parle parle nullement de la danse mondaine, conventionnelle, impersonnelle. Il s'agit d'une mimique cadencée que rythment les palpitations du cœur et par où le cœur même se révèle. Tout le monde sains cette révélation. Plus justement encore que de la musique, on peut dire d'une telle danse que c'est la langue universelle.

Avouons-le : dans cet enthousiasme, il y a une part d'illusion. Où y en aurait-il, sinon là ? La danse d'Isadora ne fut pas toujours comprise du premier coup. Au premier séjour qu'elle fit à Paris, elle rencontra un peu d'indifférence.

Aujourd'hui, elle se trouve dédommagée avec usure. Paris suit avec délice le jeu muet de ses pieds nus.

Nouveauté qui aurait transporté de joie Théophile Gautier. Le poète "d'Emaux et Camées" a écrit trente de ses feuilletons pour démontrer que les danseuses ont tort d'enfermer leurs pieds en des chaussures disgracieuses ; qu'il n'y a pas plus d'immoralité pour elles à montrer, au feu de la rampe, des pieds nus que des mains dégantées.

Le suffrage de Paris ! Voilà ce qu'Isadora Duncan souhaitait avant tout. Elle espère, en effet, que ce suffrage si éclatant, si retentissant, si efficace, lui permettra de réaliser son rêve le plus cher.

Et voici ce rêve exprimé en quelques lignes, moins clairement qu'elle ne l'exprimerait elle-même en quelques attitudes :

—Grouper autour d'elle un nombre plus considérable de jeunes filles ; leur apprendre à se draper dans des étoffes souples aux nobles plis ; leur donner le sentiment profond de l'harmonie humaine ; les instruire religieusement aux vertus du rythme ; en un mot, faire en sorte que, de génération en génération, elles aillent à travers le monde, comme des semeuses de paix, de dignité, de bonheur.

Ainsi, le prénom même d' "Isadora" serait un symbole aussi lumineux que justifié. Il signifie : dons égaux. Les meilleurs dons seraient répandus également parmi les hommes, grâce à elle, et par ses élèves.

En son Ecole régnerait la Vérité, c'est-à-dire la règle des règles ; la Bonté, c'est-à-dire la loi des lois ; la Beauté, c'est-à-dire l'harmonie des harmonies.

—Où placer cette Ecole sereine ? Où trouver les ressources nécessaires pour son installation et son entretien ? Chaque fois que miss Duncan tourne son candide visage extasié vers le public, elle lui pose cette question. Et elle ajoute mentalement : " N'y a-t-il pas dans cette salle un millionnaire — capable de m'aider dans la tâche édifiante que j'ai assumée ? "

Jusqu'à présent le public s'est contenté de lui répéter : " Eh bien, dansez maintenant. " Mais pour être égoïste, cette invitation n'en est pas moins flatteuse et encourageante.

Tirs à la mélinite en France.

Les obus à la mélinite des modèles récents sont en acier, mais la marine compte encore dans ses approvisionnements des obus en fonte, chargés de mélinite, qu'il s'agissait d'essayer pour se rendre compte de leur efficacité. A cet effet, le cuirassé "Masséna" a été chargé de procéder à des tirs avec des obus à mélinite, en fonte, du calibre de 100 millimètres, sur le vieux contre-torpilleur "Lévrier".

Ces tirs ont eu lieu. En raison du danger que présentait l'emploi de ces projectiles, toutes précautions avaient été prises pour éviter des accidents ; les abords des pièces étaient évacués et le feu était mis à distance.

Les tirs ont été très satisfaisants. La coque du "Lévrier" a été très endommagée. Remorquée à Toulon, elle a été visitée. Un des projectiles tirés qui n'avait pas explosé a été retrouvé dans la machine. On l'a transporté à l'Ecole de pyrotechnie pour être noyé.

Le Tambour de Solférino.

Un reporter interviewait, ces jours derniers, le tambour de Solférino, Frédéric Hiest, qui monta le premier à la tour, à la tête du 74e d'infanterie, dans la journée historique du 24 juin 1859.

Le brave vétéran vient d'avoir une idée ingénue et touchante. Il compte, en effet, se rendre à la cérémonie de la Sorbonne, en souvenir de Solférino, avec un drapeau sur lequel il a fait inscrire les noms des officiers sous les ordres desquels il se trouvait le jour de la bataille, et les paroles que lui adressa le colonel Dauvergne, après la prise de la tour :

— C'est bien, tambour. On ne vous oubliera pas.

Hiest reçut, en effet, la médaille militaire pour sa conduite héroïque, et il veut, faire claquer au vent les plis de son drapeau.

Mais le vieux tambour est inquiet, car il a dû s'aliter ces jours derniers et il craint qu'une rechute ne l'empêche de mettre son projet à exécution.

Condamnation de suffragettes.

Londres, 12 juillet—Quinze des suffragettes qui dans la soirée du 29 juin ont fait une démonstration devant le Parlement, ont commencé aujourd'hui à purger leur sentence à un mois de prison, après avoir refusé de payer l'amende à laquelle elles avaient été condamnées par Sir Albert de Rutzen, le juge de la cour correctionnelle de Bow street.

Le juge en prononçant sa sentence a sévèrement reprimandé les inculpées en déclarant qu'elles présentaient le spectacle de femme respectables accusées de délits qui en général sont le fait de jeunes voyous.

La plupart des suffragettes ont pris la parole en déclarant que leur délit était purement d'une nature politique.

Agent attaqué.

L'agent de police Rosalius Folse, a été attaqué par plusieurs individus, dimanche soir, à l'angle des rues Musique et Claiborne, alors qu'il tentait d'opérer l'arrestation d'un tapageur.

L'agent a été frappé à coups de poings et jeté à terre. Ses agresseurs ont pris la fuite pendant qu'il se relevait et n'ont pas été arrêtés depuis lors.

OBSÈQUES DE MLLE. EMMA POLLOCK.

A la cathédrale, hier matin, ont été célébrées les obsèques de Mlle Emma Pollock, décédée à la Baie St. Louis, la veille, dans la soirée.

Avec Mlle Pollock disparaît une figure d'autrefois, une de ces figures qui, malheureusement pour notre société, se font de plus en plus rares.

Ceux qui ont connu la défunte, par la pensée, revoient avec un charme infini les jours d'antan ; le souvenir a aussi son optique. Mlle Pollock rappelait une époque déjà lointaine : elle avait connu l'âge d'or de la Louisiane, cet âge où l'abondance, l'opulence étaient le partage de tous, et où les idées, l'éducation, les mœurs pour n'être pas celles de nos jours,—ce grand dissolvant qu'est le temps, ne change-t-il pas tout ?—ne manquaient pourtant pas de mérite.

Pour la défunte, depuis des années déjà, le monde n'avait plus d'attrait, ce monde qu'elle avait aimé, qui l'avait aimée, qui n'avait eu pour elle que sourires et enchantements. Et c'est sans regrets, sans tristesse qu'elle le quitta lorsque la destinée lui confia des responsabilités à la hauteur desquelles elle devait se montrer si digne jusqu'à sa mort. Oui, Mlle Pollock eut de grands devoirs à remplir, et sa plus grande consolation, à son heure suprême, aura été de se rappeler qu'elle les avait complètement remplis tous, sans défaillance et avec amour.

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on retrace la vie d'une créature qui eut toutes les noblesses, qui s'imposa toutes les immolations, tous les sacrifices. Mlle Pollock ne connut pas les ineffables joies de la maternité ; mais elle en eut toutes les tendresses, tous les dévouements.

Marquée comme elle l'était par la Providence pour remplacer une sœur que la tombe avait prématurément réclamée et qui laissait une orpheline, Mlle Pollock sentit vibrer en elle le cœur de cet être chez qu'est une mère, et, dès lors, c'est au foyer qu'elle rayonna ; c'est là qu'elle vit grandir l'enfant, qu'elle entoura de soins jaloux l'épanouissement de la jeune fille, qu'elle suivit celle-ci dans le monde et que, même après son mariage, elle n'abandonna jamais.

Et ne croyez pas que à finit son rôle dans la famille. Son cœur était si grand qu'il y avait place pour tous, frères, neveux, petits-neveux, cœur ouvert à toutes les émotions, se réjouissant du bonheur et s'attristant des douleurs de ceux qu'elle aimait.

L'harmonie dans cette femme était parfaite ; à une très grande simplicité s'alliait une distinction qu'appréciaient tous ceux qui l'approchaient. Mlle Pollock s'en est allée souriante à Dieu. Aux dernières claretes de sa vie elle a dû évoquer son existence entière ; et cette évocation lui aura été douce, car elle aura senti qu'elle avait bien mérité de sa famille, de ses amis, de la société, de son Dieu.

Dans sa radieuse vieillesse elle souriait tour à tour aux créatures ici bas, aux anges à-haut !

Elle laisse pour la pleurer longtemps, toujours, Mme Paul Capdevielle, et entr'autres neveux, MM. George, John et Robert Pollock.

Celui qui rend ici un si incomplet hommage à ses vertus, gardera toujours d'elle le souvenir le plus attendri.

Perturbateurs.

Plusieurs coups de revolver ont été tirés à l'angle des rues Cypress et Robertson, hier matin, vers trois heures.

Les perturbateurs se sont enfuis avant l'arrivée des agents de police

Banquet de l'Association de Bienfaisance de la Métairie.

L'Association de Bienfaisance de la Métairie a célébré hier le 17me anniversaire de sa fondation par un grand banquet au restaurant Dours, "A la Renaissance des Chênes Verts". L'entrain le plus cordial n'a cessé de régner pendant ce repas qui a été agrémenté de nombreux discours.

Les orateurs ont été : MM. John Bordes, Chas de La Bretonne, Juge J. C. Crimens, J. A. Buisson, A. Bertonière, Bert Ader, John Journée, B. Panzen.

L'excellent menu préparé pour la circonstance était composé comme suit :

Hors d'œuvre
Céleri Olives Cornichons
Soupe
Tortue au Madère
Sauterne
Poisson
Truite, Sauce Verte
Entrée
Cotelettes d'agneaux, Petits Pois St-Emilion
Roti
Poulets Grillés sur Canapé
Salade
Panaché
Dessert
Crême à la Glace Gateaux Assortis
Café Noir Cognac

Arrivée de Jack London à la Nouvelle Orléans.

Jack London, l'écrivain socialiste bien connu, qui pour cause de maladie s'est trouvé dans l'obligation d'interrompre une croisière qu'il faisait dans les Mers du Sud en compagnie de sa femme, est arrivé à la Nouvelle Orléans, hier matin, à bord du vapeur Turrialba.

M. et Mme London sont descendus à l'Hôtel Grunewald où ils comptent rester deux ou trois jours avant de gagner leur maison de campagne en Californie.

Jack London, après avoir interrompu la croisière qu'il faisait dans sa petite chaloupe le "Snark" a gagné l'Australie où il est resté pendant quelques semaines en traitement dans un hôpital de Melbourne. Il souffre d'abattement nerveux et espère que l'air de la Californie le remettra bientôt sur pied.

Le gouverneur Sanders.

Le gouverneur Sanders a passé la journée d'hier à la Nouvelle-Orléans, et a terminé ses préparatifs pour se rendre à Alexandrie, où il assistera aux manœuvres de la milice d'Etat.

Ces manœuvres dureront toute la semaine et se termineront lundi par une grande revue militaire à Alexandrie.

INSOLATIONS.

M. Daniel Wiltz, un jeune homme de 23 ans demeurant rue St-Claude, 2216, a été frappé d'insolation, hier matin à 9:55 heures, alors qu'il passait à l'angle de l'avenue Jackson et de la rue Magasin. L'ambulance immédiatement mandée l'a transporté à l'hôpital de charité d'où, après avoir reçu les soins nécessaires, il a regagné son domicile.

Nicholas Bricknatie, le cuisinier qui avait été frappé d'insolation, dimanche après-midi, est toujours à l'Hôpital.

Son état s'est sensiblement amélioré et il est probable qu'il pourra quitter cette institution aujourd'hui.

Joseph Duson, âgé de 50 ans, demeurant rue Orange, 1016, a été frappé d'insolation, hier après-midi, vers une heure, alors qu'il se trouvait dans le square Annonciation.

Il a été secouru par le docteur John Jones, qui l'a fait transporter chez lui.

ARRESTATIONS.

Fred Johnson, un nègre, a été arrêté à l'angle des rues Clara et Howard, hier matin.

Il est accusé d'avoir commis un vol dans la demeure demeure de Sam Lewis, rue Melpomène 2814.

—Mathe Miles, un nègre demeurant rue Perdido 1408, a été arrêté hier matin par le detective Stubbs.

Il est accusé d'être l'auteur du meurtre de Frank Merritt, commis le 27 mars dernier dans la rue Perdido.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 87. Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIÈME PARTIE

LA COURSE A L'HERITAGE

IX

(Suite.)

—La jalousie m'a fait agir, mais monsieur de Bois Ferrand, elle a pu me faire mentir dans un accès de désespoir....

" Elle ne m'a pas fait tuer.

" Je suis de ceux qui, lorsqu'ils se croient trahis, souffrent et se sacrifient eux-mêmes. Je ne suis pas de ceux qui frappent autrui !

—Vous rétractez donc votre aveu ? fit le magistrat qui s'était dressé aux paroles d'Albert, et qui se penchait vers lui, les mains appuyées sur le bureau, le visage bouleversé, dans une attitude effarée.

—Oui, je le rétracte, cet aveu qui constitue un mensonge.

" Je n'ai pas frappé mon cousin Lucien Richaud.

.....

La Renaude, défaillante de joie et d'orgueil, de tendresse et d'admiration, se rappelait que c'était Lucien Richaud qui jadis avait désiré sa mort. Et, comme le soir de l'accident du moulin de Font-Couverte, elle priait pour Albert.

—Seigneur ayez pitié de lui, murmurait-elle, et donnez-lui enfin la récompense qu'il mérite !

Me Pierrefonds se tenait à l'écart ; il avait l'air de baisser la tête, voulant avoir le triomphe modeste, mais il n'en pensait pas moins.

Monsieur de Bois Ferrand se remit bientôt de son émotion.

—C'est bien, monsieur. Libre à vous de nier aujourd'hui ce que vous avez avoué.

" La justice appréciera.

" Pour aujourd'hui, c'en est assez, je suppose. Vous n'avez pas d'autre révélation sensationnelle à faire ? Vous ignorez sans doute le nom du meurtrier ?

" C'est bien. Vous pouvez vous retirer.

" Gardes, ramenez l'inculpé.

—Et vous, madame, ajoute-t-il sèchement en apercevant tout à coup la Renaude, vous pouvez vous retirer aussi.

Il n'osa pas renvoyer Me Pierrefonds, et en sa présence, il se mit à arpenter à grands pas, de long en large, son cabinet de travail.

Il réfléchissait.

Bientôt il parla à haute voix, comme s'il eût été seul.

—Nous voilà perdus dans un véritable feuileton judiciaire, dans la plus romanesque et la plus invraisemblable des aventures !

Me Pierrefonds, pour témoigner de sa présence, murmura quelques mots inintelligibles.

Monsieur de Bois-Ferrand se tourna vers lui :

—Que dites-vous, maître ?

—Moi, rien. C'est Boileau qui dit :

" Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable."

Le magistrat haussa les épaules, puis il ajouta :

—Allons, continuons l'enquête. Il faut voir clair dans cette affaire.

" Huissier, laissez entrer Emile Goudinet.

—Monsieur le juge, il n'est pas là.

—Comment, il n'est pas là ?

—Mademoiselle Mariette, son amie, est venue seule.

—Faites donc entrer cette jeune fille.

—Bien, monsieur le juge.... Mais l'un des précédents témoins, le cocher, demande s'il peut se retirer.

—Non, qu'il attende.

Mariette entra et avança timidement. Elle était tout effarouchée....

—J'ai convoqué votre complice en même temps que vous.

" Comment se fait-il qu'il n'ait pas répondu à la convocation ?

—Je ne sais pas, monsieur le juge.

— Comment, vous ne savez pas ? Faites bien attention à vos paroles et ne cherchez pas à égarer la justice.

" Où est votre amant ?

—Je ne l'ai pas vu depuis le moment où il m'a quittée, avant-hier, en sortant de votre cabinet.

" Il m'a dit : " Attends-moi ce soir à dix heures," et il n'est pas revenu ! Je suis même très inquiète. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !

Mariette tira un mouchoir de sa poche, le porta à ses yeux et essuya quelques larmes qu'elle n'avait pu retenir.

M. de Bois-Ferrand était, comme on dit vulgairement, sur des charbons ardents. Il cherchait à cacher son trouble sans y parvenir.

Tout son corps tremblait d'un tremblement fébrile.

—Lui arrive-t-il quelquefois de s'absenter sans vous prévenir ?

—Non, monsieur, jamais. C'est la première fois qu'il ne rentre pas....

Le magistrat, comme si la présence de Mariette lui eût été insupportable, mit fin brusquement à l'interrogatoire.

—Sortez, mademoiselle, et attendez dans la pièce voisine que je vous rappelle.

Puis se retournant vers Me Pierrefonds, il ajouta, désirant sans doute expliquer ce brusque renvoi.

— Nous allons interroger de nouveau le cocher, qui, paraît-il, s'impatiente depuis un moment.

Le défenseur d'Albert eut un geste d'approbation, mais il ne répondit pas. Il se serait bien gardé de prononcer une seule parole.

Auguste Cassagne entra, et sur l'invitation de M. de Bois-Ferrand, il s'assit sur la chaise que Mariette occupait précédemment.

Au moment où il s'asseyait, il aperçut à ses pieds un petit objet en cuir :

—Tiens, fit-il en se baissant et en le ramassant, c'est un portefeuille.

C'était en effet un tout petit portefeuille de dame que Mariette, en tirant son mouchoir, pour s'essuyer les yeux, avait laissé tomber.

Sans y prendre garde, et sans le vouloir, le cocher l'ouvrit. Ainsi s'ouvre souvent un livre que l'on tient maladroitement à la main.

Au même instant, il poussa un cri :

—Mais c'est la photographie de l'homme que j'ai conduit du boulevard Saint Germain à la rue des Pyrénées, s'écria-t-il en montrant du doigt un portrait qui se trouvait à l'intérieur du portefeuille.

" C'est lui, je le reconnais, j'en suis sûr, mille fois sûr !

Le petit portefeuille de Mariette contenait, encadré à l'intérieur de la couverture, le dernier portrait de Milos.

D'un même mouvement, M. de Bois-Ferrand et Me Pierrefonds s'étaient précipités, et au même cri avait jailli de leur bouche :

—C'est la photographie d'Emile Goudinet !

—Mais comment ce portefeuille se trouve-t-il ici ? demanda, le premier moment de surprise passée, le magistrat instructeur.

—C'est bien simple, fit remarquer l'avocat. Probablement, Mariette l'aura laissé tomber de sa poche, en tirant son mouchoir.

Mariette, interrogée, reconnut, en effet, que le portefeuille lui appartenait et que la photographie qu'il contenait était bien celle de Milos.

.....

En cette circonstance, certainement la plus grave de sa vie, monsieur de Bois Ferrand, qui avait la sensation très nette qu'il perdait la partie, se montra beau joueur.

Dès que le cocher et Mariette furent hors de leur présence, et qu'il fut seul en tête-à-tête avec l'avocat :

—C'est vous sans doute qui aviez raison, lui dit-il sans fausse honte.

" La démarche de Milos auprès de Lorber, sa fuite après l'interrogatoire, sa présence certaine rue des Pyrénées, la nuit du drame ; en outre ses antécédents déplorables et ses relations avec Lucien Richaud, tous ces faits réunis constituent la preuve manifeste qu'il a joué un rôle inquiétant dans le drame qui nous occupe.

" Vous l'aviez deviné ; je n'ai pas su le voir.

" Cela prouve, mon cher maître, que la vieillesse est plus forte que la volonté, et que l'heure du repos a sans doute sonné pour moi.

" Veuillez toutefois me donner quelques heures pour réfléchir, pour retrouver le fil conducteur qui me permettra de voir clair dans ce labyrinthe que je n'ai pas su explorer à moi seul.

" Demain matin je vous ferai connaître ma décision.

L'avocat se levait pour partir, quand l'huissier entra et remit au magistrat instructeur une lettre et un paquet scellé.